École et nation : l'exemple des livres de lecture scolaires (XIXe et première moitié du XXe siècles)

School and nation: the example of school readers (19th to mid 20th centuries)

Schule und Nation : am Beispiel der Schullektüre (19. und erste Hälfte des 20. Jahrhunderts)

Escuela y nación: el ejemplo de los libros escolares de lectura (siglo XIX y primera mitad del siglo XX)

Patrick Cabanel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2148>

DOI : 10.4000/histoire-education.2148

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2010

Pagination : 33-54

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Patrick Cabanel, « École et nation : l'exemple des livres de lecture scolaires (XIXe et première moitié du XXe siècles) », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 126 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2148>

École et nation : l'exemple des livres de lecture scolaires (XIX^e et première moitié du XX^e siècles)

Patrick CABANEL

L'Italie ? Une réalité géographique, persiflait le maître d'une partie du pays, l'Autrichien Metternich. Quelques dizaines d'années plus tard, une fois l'unité réalisée et le nouvel État en place, le ministre d'Azeglio lui répond : « L'Italie est faite, reste à faire les Italiens ». Les *nations* d'Europe restaient à faire, y compris en France : *tout* restait à faire. La nation conçue comme une identité collective, un savoir partagé, un commun sentiment d'appartenance : en clair, une construction idéologique, iconique, mémorielle, linguistique, culturelle, etc. Un artefact, selon les historiens anglo-saxons ; une invention, à suivre Inman Fox dans *La Invencion de España*¹ ou Eric J. Hobsbawm dans *L'Invention de la tradition*, à propos de l'Écosse, du Pays de Galles et de l'Angleterre², résumant par là tout le travail mythographique et pédagogique entrepris par les États ou les militants nationalistes à partir de la fin du XVIII^e siècle. Benedict Anderson parle de *communautés imaginées*³. Une nation est d'abord une « fabrique »⁴, une *fiction*, un récit que certains racontent inlassablement et que d'autres s'émerveillent à

¹ Madrid, Catedra, 1997. Voir aussi Jacques Beyrie, *Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Écriture, identité, pouvoir en Espagne*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994 ; Maria del Carmen Pena, *Pintura de paisaje e ideologia. La generacion del 98*, Madrid, Taurus, 1998 [1982].

² Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, trad. fr. *L'invention de la tradition*, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.

³ Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1983, trad. fr. *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996. Sur l'Allemagne, Thomas Nipperdey, *Réflexions sur l'histoire allemande*, Paris, Gallimard, 1992 [1986].

⁴ Maurice Agulhon, « La fabrication de la France, problèmes et controverses », in Martine Segalen (dir.), *L'Autre et le semblable, regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, Paris, Éd. du CNRS, 1989, p. 109-120 ; Michel Bertrand, Patrick Cabanel et Bertrand de Lafargue (dir.), *La fabrique des nations. Figures de l'État-nation dans l'Europe du XIX^e siècle*, Paris, Les Éditions de Paris, 2003.

entendre, à lire, à chanter, à apprendre par cœur, à commenter en rédaction, à répéter sous toutes les formes. Fiction au sens de fable ou de mythe fondateur (toute nation est une *Genèse*, une *Illiade*, une *Odyssée*) mais aussi au sens très concret de texte et de livre, plus ou moins cohérent, plus ou moins composite. Leurs auteurs n'en sont pas nécessairement anonymes, collectifs et immémoriaux, comme le voudrait la rêverie romantique et *völkisch* sur les coutumes, les costumes, les contes, les chansons..., mais peuvent être des individus parfaitement identifiables, poètes célèbres ou polygraphes obscurs. L'essentiel était de donner à lire, jusqu'au sens le plus scolaire du terme, la nation nouvelle.

Les dirigeants et les systèmes scolaires avaient certes à leur disposition les « classiques » de la littérature moderne — le « classique » national, une invention du XIX^e siècle⁵ —, un Dante et un Manzoni, un Cervantès, un Goethe et un Lessing, un Shakespeare, un La Fontaine, un Molière, un Corneille, etc. Mais quelles qu'aient été les qualités littéraires, linguistiques (on connaît le rôle des *Fiancés* de Manzoni, rédigés en italien de Florence) et « nationalisatrices » de ces classiques, notamment pour ce qui concerne l'inculcation d'un « paysage national », Manche et Castille ici, Toscane là, Val de Loire ailleurs⁶, ces œuvres étaient en vérité difficiles d'accès, sur la forme comme sur le fond, et ne convenaient guère qu'à l'enseignement secondaire à l'heure où la fabrique des nations ne pouvait se jouer que dans les systèmes d'enseignement primaire, les seuls où l'obligation scolaire, partout imposée au XIX^e siècle, conviait l'ensemble des garçons et des filles. Les nouveaux classiques ne pouvaient donc répondre à une vraie didactique nationale : il fallait rédiger ces livres qui faisaient défaut. Des livres qui permettraient une approche encyclopédique de la nation, en invi-

⁵ Daniel Milo, « Les classiques scolaires » in Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. II. La Nation ****, Paris, Gallimard, 1986, p. 517-562 ; Ralph Albanese, *Molière à l'Ecole républicaine. De la critique universitaire aux manuels scolaires (1870-1914)*, Saratoga (Californie), Stanford University/Anma Libri, 1992 ; *id.*, *La Fontaine à l'école républicaine. Du poète universel au classique scolaire*, Charlottesville (Va.), Rookwood Press, 2003 ; Michel-P. Schmitt, « Les Fables à l'école primaire : l'animal prescrit », in Claire Lesage (dir.), *Jean de la Fontaine*, Paris, BNF/Seuil, 1995.

⁶ François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècle)*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2004 ; P. Cabanel, « Paysages de la nation » in Jean-Yves Andrieux, Fabienne Chevallier Anja Kervanto Nevanlinna (dir.), *Idée nationale et architecture en Europe 1860-1919. Finlande, Hongrie, Roumanie, Catalogne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Institut national d'histoire de l'art, 2006, p. 29-41 ; Françoise Cachin, « Le paysage du peintre » in P. Nora (dir.) *Les lieux de mémoire. II. La nation**, Paris, Gallimard, 1986, p. 435-486.

tant leurs lecteurs à en faire le tour géographique, historique, institutionnel, moral, etc. Il convenait de donner à lire et graver dans les mémoires des tracés, des listes (caps et capitales, fleuves et sommets), des catalogues (les rois, les batailles et les traités, les héros, les savants, etc.), des lois et des préceptes. Au risque de publier des livres indigestes, dont les seuls moteurs narratifs seraient l'exposition, la taxinomie et la remémoration. Ce que n'ont pas manqué de faire des cohortes d'enseignants, de spécialistes des manuels, et même quelques véritables écrivains⁷.

I – La France des quarante tours de la nation (1820-1940)

La France en offre un exemple majeur. La division toute technocratique de l'espace en départements y rendait nécessaire un nouvel et lourd effort d'apprentissage, tout en proposant un principe de classement rudimentaire mais efficace : l'ordre alphabétique. Degré zéro du plaisir de la lecture, mais principe commode pour l'accumulation de données utiles aux futurs Français. Citons deux séries qui ont connu un vrai succès, attesté par leur durée de vie et le nombre de leurs rééditions : ce sont *La France. Livre de lecture courante pour toutes les écoles* d'Eugène Manuel et E. Lévi-Alvarès (Dezobry, Magdeleine et Cie, 1854, 4 volumes) et *La Patrie. Description et histoire de la France*, de Théodore Henri Barrau (Hachette, 1859). Ce dernier manuel est diffusé à plus de 400 000 exemplaires jusqu'en 1900, selon Christian Amalvi⁸. *La France* de Manuel et Lévi-Alvarès en est à sa 13^e édition en 1885, l'année où sa version en un seul volume, *Abrégé de la France*, lancée en 1881, en est à sa 3^e édition. Il s'agit d'un livre immobile, comme le sera le *Cuore* de De Amicis : les enfants sont dans la classe, pendant plusieurs années, et écoutent leur instituteur leur décrire méthodiquement leur pays, département après département. Des manuels

⁷ Je renvoie une fois pour toutes à mon ouvrage *Le tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX^e-XX^e siècles)*, Belin, 2007, pour la France comme pour l'Italie, l'Espagne, la Suède, etc. Voir aussi « La nation est un livre. Les tours de la nation par le manuel dans l'Europe du XIX^e siècle » in Michèle Verdelhan-Bourgade et al. (dir.), *Les manuels scolaires, miroirs de la nation ?* Paris, L'Harmattan, 2007, p. 13-24, et « Les tours de la nation par le manuel : exemples européens et canadiens aux XIX^e et XX^e siècles » in Monique Lebrun (dir.), *Le manuel scolaire d'ici et d'ailleurs, d'hier à demain*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2007 (cédérom).

⁸ Christian Amalvi, *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2001.

plus anciens, qui s'étaient imposés au début des années 1820 et ont été parfois réédités jusqu'au cœur des années 1880, montraient plus d'habileté narrative : des héros voyageurs parcourent la France, ou du moins des pères enrichis racontent à leurs enfants les périples effectués au temps d'une jeunesse laborieuse ou marquée par le malheur. Il s'agit des *Jeunes voyageurs, ou lettres sur la France en prose et en vers*, de Constant Taillard, dont le prospectus, en septembre 1820, annonce que l'ouvrage sera orné d'une carte générale de la France et d'une série de quatre-vingt-six vignettes, gravées en taille-douce, « renfermant chacune dans son centre la carte géographique d'un département, entourée d'un cartouche où se trouvent indiqués tous les objets de commerce, d'industrie et d'art, les monuments remarquables et les noms des hommes célèbres qui sont particuliers à ce département »⁹. Les six tomes parus en 1821 sont réédités en 1824 puis 1827, en trois volumes entièrement revus et en partie refondus par G.-B. Depping, sous son nom et sous le titre des *Jeunes voyageurs en France, ou lettres sur les départements*. Une concurrente, Mme de Flesselles, a publié en 1822 *Les jeunes voyageurs en France. Histoire amusante destinée à l'instruction de la jeunesse, contenant ce que la France contient de plus curieux*. Paru en quatre volumes en 1822, le livre est réédité deux fois, en 1829 puis en 1834, avant d'être repris dans un ouvrage en deux volumes par Victor-Adolphe Malte-Brun, sous le titre *Les jeunes voyageurs en France ou description historique du sol et des curiosités de ce pays, avec l'esquisse des mœurs de chaque province*, qui devait être réédité cinq fois jusqu'en 1888.

La formule de ces divers ouvrages, qui se répètent, on l'imagine, très copieusement, restait toutefois assez rudimentaire. Il était possible de faire mieux, en conservant globalement la même masse d'informations, mais en transformant en authentique roman de formation l'insipide annuaire national. Les auteurs ont pu s'inspirer d'ouvrages qui, au siècle précédent, mêlaient le prétexte romanesque du voyage et la description très didactique des paysages et des cultures que traversaient les héros gyrovagues : *Les Aventures de Télémaque* (1699), de Fénelon, et les *Voyages du jeune Anacharsis à travers la Grèce* (1787), de l'abbé

⁹ *Les jeunes voyageurs, ou lettres sur la France, en prose et en vers, ornées de quatre-vingt-huit gravures, offrant la carte générale de la France, les cartes particulières des départements, les productions du sol et de l'industrie, les curiosités naturelles, les noms des hommes célèbres, etc.*, par L.N.A*** et C.T***, Paris, Lelong, 1821, Prospectus, p. 1-3.

Barthélemy, livre aujourd'hui oublié mais qui connut un succès fulgurant. De Télémaque à Julien et André Volden, les deux frères du *Tour de la France par deux enfants*, rien ou presque n'a changé dans la structure narrative : il s'agit toujours de faire l'éducation du dauphin appelé à régner sur la France ; le « dauphin » est devenu un être collectif, c'est l'ensemble des élèves et futurs électeurs, conscrits et soldats. Et la France démocratique et nationale n'ayant plus besoin d'une éducation à l'Antiquité grecque, c'est son propre espace et sa propre histoire qu'elle entend faire découvrir aux élèves de ses écoles primaires.

Le Tour de la France par deux enfants (1877) reste évidemment la plus belle réussite en la matière, pour des raisons que je crois d'abord narratives : il s'agit bien d'un roman d'éducation, d'un cheminement vers la maturité et le bonheur de héros d'abord perdus, trompés, ballottés et malmenés par les drames de la vie. Ses premières pages, la fuite d'André et de Julien vers la France à travers l'obscurité, le vent, la pluie, la peur, la forêt, la frontière, la perte, leur mort et résurrection au cœur de la nuit et de la montagne, révèlent autant de force onirique que n'importe quel conte pour enfants à la manière des Grimm ou d'Andersen¹⁰. Il faut relire ces pages dont l'univers semble curieusement plus « germanique » (au sens romantique du terme) que français ; cette impression est renforcée par les premières illustrations, *Le nuage sur la montagne*, *Le sapin des Vosges*, *Col des Vosges*, qui ne sont pas sans faire songer aux tableaux d'un Caspar-David Friedrich. Ce « cycle lorrain » de l'illustration est le seul moment du livre, avec la couverture elle-même, où apparaissent les silhouettes minuscules des deux enfants, baluchon sur le dos, facilitant ainsi l'identification du jeune lecteur à ses héros¹¹. Cette traversée initiatrice accomplie, André et Julien effectuent un périple plus classique, sur les traces, on l'a vu, de bien d'autres *Jeunes voyageurs*, à travers une France ordonnée, jardinée, laborieuse, scolarisée. N'était leur impossibilité à retrouver leur oncle paternel, avant l'inévitable *happy end* à la fois familial et national, un sérieux tout didactique, bien voisin de l'ennui, risquerait de peser sur le lecteur ; mais précisément le destin semble

¹⁰ J. Perrot, « L'imaginaire de la méthode : le franchiseur de montagnes ou l'initiation », *Cahiers Robinson*, supplément à *Spirale* n° 19 : *Voyages d'enfants : contre la ligne*, 1997, p. 111-128.

¹¹ Remarque de Ségolène Le Men, « La pédagogie par l'image dans un manuel de la Troisième République : *Le Tour de la France par deux enfants* » in Stéphane Michaud, Jean-Yves Mollier, Nicole Savy (dir.), *Usages de l'image au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis, 1992, p. 119-127.

se dérober, les péripéties surviennent, l'ouvrage parvient à conjuguer jusqu'au bout le moteur picaresque (mais sans l'in vraisemblance qui guette bien des romans contemporains pour adolescents¹²) et la petite encyclopédie nationale et civique (mais sans l'application un peu lourde qui caractérisait, par exemple, le précédent manuel de lecture à succès de G. Bruno, *Francinet*).

C'est précisément cet équilibre qui lui a valu le succès exceptionnel que nous savons, et ce statut envié de « lieu de mémoire » de la Nation, de la République et de leur École. Il est inutile d'y revenir encore une fois, sinon pour rappeler qu'au-delà de ses qualités intrinsèques l'auteur a bénéficié, comme toute sa génération, de la rencontre de son talent didactique avec ce moment décisif de l'histoire où la nation a tout attendu de l'institution scolaire, de son obligation et de son espérance également offertes à un peuple, filles comprises, de ses programmes, de son inculcation par le livre, l'image, la visite, le travail scolaire lui-même, le ressassement à la fois ludique, émotionnel, solennel. Les réimpressions, dès lors, ont pu se compter par dizaines, les tirages par millions d'exemplaires, les lectures personnelles et collectives, les utilisations comme support de cours, de dictée, d'examen, de rédaction, de délassement offert aux élèves, par dizaines de millions, sans doute.

Le « petit livre bistre » de la nation républicaine¹³ avait eu de nombreux pré-décesseurs (une dizaine), il a eu des rivaux et successeurs encore plus nombreux : j'ai pu en repérer et étudier une trentaine, publiés des années 1870 à 1940, y compris le célèbre *Sans famille*, dont on sait trop peu que son éditeur, Hetzel, et son auteur, Hector Malot, l'avaient d'abord conçu comme un tour de

¹² Comme dans *Le Tour de France d'un petit Parisien* de Constant Amero, Paris, Librairie illustrée, 1885, que j'ai analysé dans *Le Tour de la nation...*, *op. cit.*, p. 286-291.

¹³ Jacques et Mona Ozouf, « *Le Tour de la France par deux enfants*. Le petit livre rouge de la République » in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 291-321. Voir aussi Marion Rube, *Das Bild der Gesellschaft in Augustine Fouillée's "Le Tour de la France par deux enfants"*, thèse, Université de Wuppertal, 1992 ; Alberto Supiot Ripoll, *El discurso escolar de la tercera Republica Francesa : la imagen de Francia en los libros de lectura de G. Bruno*, thèse, Université de Valladolid, 1991 ; Christian Amalvi, « L'identité de la France et des Français dans les *Tours de France* du XIX^e siècle destinés à l'école et au foyer (1848-1914) » in Charles-Olivier Carbonell (dir.), *De l'Europe. Identités et identité. Mémoires et mémoire*, Toulouse, Presses de l'Université des Sciences sociales de Toulouse, 1996, p. 85-99 ; Pierre Guibbert, « Discours didactique et prétexte romanesque dans *Le Tour de la France par deux enfants* », *Discours didactiques*, n° 1, 1996, p. 63-84.

France (son premier titre provisoire a été *Les enfants du tour de France*¹⁴). Ces manuels de lecture sont à la fois très répétitifs et plus divers qu'on ne pouvait l'imaginer : on en trouve de très purement républicains et laïques, tant dans la personnalité de leurs auteurs que dans celle de leurs personnages (ainsi des *Lectures courantes des écoliers français*, de Ferdinand Buisson et Jules Steeg en personne, en 1879, du *Jean Felber* d'Antoine Chalamet en 1891, ou de *Jean Lavenir*, d'Édouard Petit et Georges Lamy, en 1904) ; mais aussi des catholiques assumés, surtout après la « laïcisation » du Bruno, en 1906, publiés chez Vitte à Lyon ou Mame à Tours (ainsi de *Il était quatre petits enfants*, de René Bazin, 1923, ou de *Jacobi au pays de France*, de François Marion, en 1935, publié par Hatier, puis par la centrale d'édition des Frères des écoles chrétiennes) ; quelques-uns, avant 1914, ont des accents très martiaux, quoique jamais nationalistes, alors que leurs successeurs ou leurs rééditions¹⁵, dans l'entre-deux-guerres, rendent un son beaucoup plus pacifiste, voire funèbre, devant une nation qui a certes reconquis l'Alsace-Lorraine mais reste dévastée par le carnage ; d'autres encore, à défaut de tout féminisme, ont choisi de mettre en scène des héroïnes (*Troisième livre de lecture à l'usage des jeunes filles*, en 1891, de Clarisse Juranville et Pauline Berger).

Quelles qu'aient été leurs spécificités, ces « tours de la nation » accumulés ont contribué, aux côtés de bien d'autres vecteurs, à sédimenter un panthéon et un paysage de la nation française. Si le panthéon est diversement traité selon que le manuel est laïque ou catholique, c'est une banalité que de le signaler, il en va autrement du paysage, plus exactement de ce collier de hauts lieux qui semblent des passages obligés pour les petits héros et qui fabriquent autant d'icônes de la France. Certains (Mont-Saint-Michel, Cirque de Gavarnie, Canal du Midi, Cité de Carcassonne, etc.) figurent aujourd'hui au Patrimoine mondial

¹⁴ Lucette Czyba, « Aventure, famille et école dans *Sans famille* d'Hector Malot » in Roger Bellet (dir.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985 ; Yves Pincet, *Sentiments, Éducation, Humanitarisme dans l'œuvre romanesque d'Hector Malot*, thèse, Université de Rouen, 1993 ; *id.*, « La littérature à l'école de la République. Les adaptations scolaires de *Sans famille* d'Hector Malot à la fin du XIX^e siècle », *Nous voulons lire !* Bordeaux, NVL/CRALEJ, été 1994, n° 105, p. 6-15 ; *Diversité d'Hector Malot, Cahiers Robinson*, 10, 2001 ; Christa Delahaye, « Tours et détours dans *Sans famille* », *Cahiers Robinson*, 1, 1997, p. 41-58.

¹⁵ Ce point a été étudié par Olivier Loubes, *L'École et la patrie, histoire d'un désenchantement, 1914-1940*, Paris, Belin, 2001.

de l'humanité, qui est peut-être ainsi, à son corps défendant, l'héritier partiel de millions de lectures scolaires de jadis. D'autres ont perdu une partie de l'aura qui était la leur dans ces livres et qui faisait d'eux de puissants marqueurs de l'identité nationale : les alignements mégalithiques de Carnac (à cause des Gaulois ?), les Landes (parce que leur paysage forestier contemporain est né de l'effort et de la science des hommes, et que l'école républicaine s'émerveille de cette leçon de choses et de morale), le seuil de Naurouze (pour tout ce qu'évoque, jusque dans l'expression, la « ligne de partage des eaux »), le Mont Gerbier des Joncs (pour la source de la Loire, est-il utile de le rappeler ?). Ces remarques ne font qu'ébaucher une étude plus systématique qui reste à mener sur la manière dont les tours scolaires de la nation, y compris les tours cyclistes du XX^e siècle qui ont repris une part de leur ambition (que serait le ballon d'Alsace sans le Tour de France ?), ont inventorié (et inventé), classé, hiérarchisé, inculqué les paysages naturels, les monuments, le patrimoine dont l'apprentissage et la reconnaissance font de chacun des anciens élèves et lecteurs autant de Français.

II – Romans scolaires et nations : exemples européens

Une telle enquête pourrait tout aussi bien être menée à propos de l'Italie et de l'Espagne, deux nations dans lesquelles on observe une assez riche moisson de livres de lecture scolaires en forme de tours de la nation. J'en ai repéré sept au moins pour l'Italie entre 1869 et 1934, une douzaine pour l'Espagne, de 1874 à 1951, sans pouvoir prétendre avoir réalisé des inventaires exhaustifs. Deux livres, en Italie, ont marqué la nation et son école¹⁶ : *Giannetto*, d'Alessandro Parravicini (1800-1880), sans cesse réédité à partir de 1837 et à l'influence décisive pendant un demi-siècle, est un authentique roman scolaire, bâti autour d'un petit héros qui est d'abord un enfant et un écolier indiscipliné

¹⁶ Pour une vue générale en français, Mariella Colin, *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2005 ; Rosalia Bivona, « L'Italie est faite, il faut faire les Italiens : la construction de l'identité nationale dans les manuels scolaires » in Marie-Christine Kok-Escalé, Francine Melka (dir.), *Changements politiques et statut des langues. Histoire et épistémologie 1780-1945*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 2001, p. 215-233.

avant de devenir un *self-made man* vertueux et heureux¹⁷ ; *Cuore* (1886), du romancier Edmondo de Amicis, appartient à la littérature de jeunesse, et non pas scolaire, et se trouve face à l'école italienne et à ses manuels un peu dans la position de *Sans famille* face au *Tour de la France par deux enfants*. Mais sa structure de mise en abîme de l'école, à la fois par son lieu (une classe turinoise), son temps (une année, d'octobre à juillet) et ses héros (élèves, maîtres et maîtresses) est d'une telle réussite qu'il a joué dans la construction lisante et pédagogique de la nation italienne le même rôle que le livre de G. Bruno¹⁸. Il a éclipsé les livres de lecture de Carlo Lorenzini, dit Collodi (1826-1890), dont on ne sait pas assez qu'il a écrit *Pinocchio* un peu par hasard, après avoir consacré l'essentiel de son œuvre à rédiger des manuels dont le héros récurrent s'appelle Giannettino, en hommage déclaré au Giannetto de Parravicini. *Giannettino. Libro per i ragazzi* (1877), exactement contemporain du *Tour de la France par deux enfants*, a mené une brillante carrière (104^e édition en 1897, 425 000 exemplaires vendus en 1906, des rééditions augmentées jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale). Comme son prédécesseur, et comme *Pinocchio*, Giannettino est un enfant et un élève insupportablement paresseux et rebelle. Mais il a affaire à un ami de ses parents, le docteur Boccadoro (Bouche d'or : un

¹⁷ Fernando Tempesti, « Da Giannetto a Giannino a Giannettino : un'idea di popolo » in Pietro Clemente e Mariano Fresta (éd.), *Interni e dintorni del Pinocchio...Folkloristi italiani del tempo del Collodi*, Montepulciano, Editori del Grifo, 1986, p. 15-24 ; N. Del Corno, « Alle origini del long-seller : il Giannetto del Parravicini » in Luisa Finocchi e Ada Gigli Marchetti (éd.), *Editori e piccoli lettori tra otto e novecento*, Milan, Franco Angeli, 2004, p. 47-60 ; Silvia Ballante, « Il Giannetto del Parravicini : osservazioni linguistiche », *ibid.*, p. 341-354 ; Toni Iermano, « Da Parravicini a De Amicis : considerazioni sulla letteratura per l'infanzia tra Risorgimento e Italia umbertina », *Studi piemontesi*, nov. 2000, XXIX, n° 2, p. 345-362, repris dans *id.*, *Esploratori delle nuove Italie. Identità regionali e spazio narrativo nelle letterature del secondo Ottocento*, Naples, Liguori, 2002, p. 155-182.

¹⁸ Dans une bibliographie considérable, on peut retenir Gilles Pécout, « Le livre *Cœur* : éducation, culture et nation dans l'Italie libérale », postface à Edmondo de Amicis, *Le livre Cœur*, suivi de Umberto Eco, *Éloge de Franti*, Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2001, p. 357-483 ; Alberto Asor Rosa Alberto, « Le voci di un'Italia bambina : *Cuore* e *Pinocchio* » in « Creazione e attestamento dello Stato unitario 1860-1887 », *Storia d'Italia*, vol. 4, *Dall'Unità a oggi*, 2, *La Cultura*, Turin, Einaudi, 1975, p. 925-940 ; Mario Ricciardi e Luciano Tamburini, *Cent'anni di Cuore. Contributi per la rilettura del libro*, Turin, Allemandi, 1986 ; Franco Contorbia (éd.), *Cuore 1886-1986. Mostra bibliografica e iconografica*, Imperia, Pinacoteca civica, 1986 ; *id.* (dir.), *Edmondo de Amicis*, Atti del convegno nazionale di studi, Imperia, 30 aprile – 3 maggio 1981, Milan, Garzanti, 1985 ; Franco Cambi, « Rileggendo "Cuore" : pedagogia civile e società postunitaria » in Franco Cambi e Giacomo Cives, *Il bambino e la lettura. Testi scolastici e libri per l'infanzia*, Pise, Edizioni ETS, 1996, p. 315-341 ; Antonio Faeti, « "Cuore" » in M. Isnenghi (dir.), *I Luoghi della memoria. 2. Personaggi e date dell'Italia unita*, Bari/Rome, Laterza, 1997, p. 103-113.

Mentor italien pour école primaire), qui décide de le transformer en élève modèle. Giannettino se pique au jeu, accumule des notes sur un carnet que Boccadoro trouve par hasard et feuillette. Les pages sont recopiées dans le livre, par un autre procédé de mise en abîme, et le petit copiste explique sa nouvelle ambition, qui devient celle des lecteurs : « [J'ai voulu faire un petit livre] qui puisse me servir, en particulier, à me faire connaître un peu mon pays, c'est-à-dire l'Italie. Parce que, voyez-vous, j'ai honte de le dire, et pourtant, mon pays, je ne le connais pas du tout »¹⁹.

Il ne reste plus à Collodi/Boccadoro qu'à expliquer l'Italie à l'enfant, dont les progrès sont si satisfaisants qu'à la fin de l'année Boccadoro lui offre un voyage à travers les principales cités italiennes. Le manuel prend fin à la gare, la suite est donnée dans le *Viaggio per l'Italia di Giannettino* (1880-1886), authentique tour scolaire de l'Italie, mais divisé en trois volumes, *Italia superiore*, *Italia centrale*, *Italia meridionale*, publiés dans cet ordre, ce qui traduit peut-être une certaine hétérogénéité d'un espace pourtant fédéré par le voyage du héros et par l'idée même de la nation italienne. C'est du moins ce que proclame l'ami et préfacier de Collodi, G. Rigutini, dans la réédition de 1895 du *Viaggio*, en faisant de son entreprise le programme même de la nationalisation et de la fabrication des Italiens :

« Mais l'Italie qu'il entend faire connaître aux garçons, avec ce type de publication, n'est pas à proprement parler l'Italie géographique. De cette dernière le *Minuzzolo* a donné plus d'un aperçu, et les parents et les maîtres devront la faire connaître à leurs enfants et élèves dans les livres spécialement faits à cette fin. L'idée de Collodi consiste à faire connaître aux jeunes gens l'Italie dans ses monuments, dans ses gloires anciennes et récentes, dans les industries, dans les commerces, et dans tout ce qui peut leur donner la connaissance de notre patrie, et avec cette connaissance sa conscience et son amour, les habituant de cette manière à se considérer non pas comme Toscans ou Piémontais ou Lombards ou Vénitiens ou Romains ou Napolitains ou Siciliens, mais comme Italiens ; à mettre dès le début le sentiment national en lieu et place du sentiment provincial ou municipal, et à faire aimer d'un amour égal quelque partie de l'Italie que ce soit ; parce que chacune a des qualités et des mérites particuliers à être aimée. Voilà quelle est l'idée civique de l'auteur »²⁰.

Une particularité de l'Espagne est qu'on y a traduit ou transposé, avec suc-

¹⁹ Carlo Collodi, *Giannettino*, Florence, Bemporad e Figlio, 1904, p. 181, traduction par mes soins.

²⁰ G. Rigutini, « Al lettore », *Il viaggio per l'Italia*, 8^e éd., 1895, traduction par mes soins. *Minuzzolo* (1878) est un autre manuel de lecture de Collodi, conçu comme la suite de *Giannettino*.

cès, des titres étrangers : *Giannetto* y est devenu *Juanito*, plusieurs fois traduit à partir de 1848 et réédité pendant plusieurs dizaines d'années. La version la plus importante, parue vers 1875, a été dotée opportunément d'un précis d'histoire de l'Espagne : elle est due à l'important éditeur madrilène Saturnino Calleja, sous le titre *Tesoro de las escuelas, obra que contiene una esmerada seleccion de la italiana Juanito, por Parravicini, y ademas un texto original acerca de la Historia Sagrada, Historia de España, conocimientos utiles e inventos modernos* [Le trésor des écoles, œuvre qui contient une sélection choisie de l'italienne *Juanito*, de Parravicini, et en outre un texte original traitant d'Histoire sainte, d'Histoire de l'Espagne, de connaissances utiles et d'inventions modernes]. Le *Tour de la France par deux enfants* a lui-même resurgi sous le titre *Libro de España* (1928), un pastiche publié avec un durable succès par les frères maristex exilés de France après 1901, mais non sans avoir emporté dans leurs bagages le grand classique de cette République qui ne voulait plus d'eux. L'étude de ce *Libro de España* — modifié en 1938 pour tenir compte de la victoire annoncée du général Franco — et de manuels similaires, intitulés *Un viaje por España* (du même Saturnino Calleja, 1922), *La Emocion de España* (Manuel Siurot, 1923), *Viajes por España. « Manuscrito »* (Federico Torres, 1927), etc., se révèle tout aussi instructive que celle d'un Parravicini ou d'un Collodi. Retenons en particulier que le ministère de l'Instruction publique en 1921, puis la nouvelle administration mise en place dans les zones conquises par les forces nationalistes en 1937, ont organisé des concours destinés à aboutir à la production d'un *Libro de la Patria* (1921) ou *Libro de España* (1937) qui se recommande explicitement, en 1921, du modèle du *Tour de la France par deux enfants*. Ces concours ont été des échecs, pour des raisons politiques qu'il serait trop long d'expliquer ici, mais n'en ont pas moins suscité plusieurs des titres cités à l'instant et qui ont tous connu succès et réimpressions²¹. Le *Tour de la France par deux enfants* a

²¹ Voir notamment Carolyn P. Boyd, « "Madre España" : libros de texto patrióticos y socialización política, 1900-1950 », *Historia y Política*, n° 1, avril 1999, p. 49-70 ; Carmen Diego Pérez, « El libro de España » in *El currículum : Historia de una mediación social y cultural*, IX Coloquio de Historia de la Educación, Grenade, Departamento de Pedagogía-Universidad de Granada, 1996, vol. II, p. 279-287 ; *id.*, *La política del libro de texto escolar en la España franquista*, Thèse, Oviedo, Université de Oviedo, 1996 ; *id.*, « Los libros escolares de lectura extensiva y literaria » in Escolano Benito Agustín (dir.), *Historia ilustrada del libro escolar. De la posguerra a la reforma educativa*, Madrid, Fundación German Sánchez Ruipérez, 1998, p. 225-250 ; Alberto del Pozo Pardo, « El libro de la Patria, un concurso escolar vacío, de matiz regeneracionista (1921-1923) » in Julio Ruiz Berrio (dir.), *La educación en la España contemporánea : cuestiones históricas. Libro homenaje a Angeles Galiño*, Madrid, Sociedad Espa-

en outre été exporté, avec toutes les modifications nationales, paysagères et idéologiques qui s'imposaient, au Mexique²², au Brésil²³, au Québec (par les frères maristes, ici encore), peut-être ailleurs encore : je ne puis pas plus prétendre ici avoir réalisé un inventaire convaincant.

En Europe, où l'on peut tenir l'écrivain et dessinateur genevois Rodolphe Töpffer (1799-1846) pour un pionnier majeur, avec ses *Voyages en zigzag*²⁴, deux grands États semblent absents du domaine des romans scolaires en forme de périple national : l'Allemagne et le Royaume-Uni. Si l'on cherche à comprendre cette lacune, on songe évidemment à l'aspect tardif de l'unité allemande et au côté très « multinational » des îles britanniques. Mais l'unité italienne est tout aussi tardive, et l'Espagne tout aussi « multinationale ». On peut émettre, pour chacun des deux États, une hypothèse. Dans le monde allemand, où Goethe le premier a émis l'idée d'un « livre national », sur le modèle biblique si prégnant dans une culture protestante (le premier livre « allemand » a été la Bible de Luther)²⁵, le matériau a été fourni par les « classiques » (Goethe lui-même) et par la puissance d'une librairie allemande capable de diffuser très vite des livres à prix réduit (la célèbre *Universal Bibliothek*, fondée en 1867 par Anton Philip Reclam). Tout Allemand se devait d'avoir lu le *Faust* de Goethe ou le *Nathan* de Lessing, les deux premiers titres de la collection, et d'avoir appris par cœur

ñola de Pedagogia, 1985, p. 195-202.

²² Lucia Martinez Moctezuma, « Voyage à travers le Mexique par deux orphelins, un modèle de lecture française » in Monique Lebrun (dir.), *Le manuel scolaire d'ici et d'ailleurs...*, op. cit.

²³ André Botelho, « *Através do Brasil* : um "romance de formação" da modernidade brasileira », *Ciência e Tropico*, Recife, vol. 26, n° 1, 1998, p. 7-45 ; A.G.B. de Freitas, R. M. Monteiro, « O discurso pedagógico e a construção da identidade nacional : por entre as paginas de *Através do Brasil* », *Simpósio nacional « Discurso, identidade e sociedade »*, Rio de Janeiro, Pontifícia Universidade Católica, 2001, p. 2 et sq. ; Claudfranklin Monteiro Santos, Terezinha Alves de Oliva, « As múltiplas faces de "Através do Brasil" », *Revista Brasileira de Historia*, vol. 24, n° 48, 2004, p. 101-12 ; E. R. Moura, « Olavo Bilac e Manuel Bomfim, autores de *Através do Brasil* (1910) : uma proposta educativa para o Brasil do começo do século XX », *Congresso luso-afro-brasileiro de ciencias sociais*, VI, 2000, Porto, Faculdade de Letras da Universidade do Porto, 2000, p. 10 et sq.

²⁴ G. Mützenbergh, « Rodolphe Töpffer et le sentiment national », *Revue suisse d'histoire*, 1977, n° 27, p. 121-132 ; Jean-Daniel Candaux, « Rodolphe Töpffer a-t-il inventé les "Voyages en zigzag" ? », in Lucien Boissonnas et al., *Töpffer*, Genève, Skira, 1996, p. 189-199 ; Ségolène Le Men, « Töpffer et les *Voyages en zigzag* », *Cahiers Robinson, Voyages d'enfants : contre la ligne*, n° 1, 1997, p. 27-40.

²⁵ Aleida Assmann Aleida, *Construction de la mémoire nationale. Une brève histoire de l'idée allemande de Bildung*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1994.

quelques-unes des poésies rassemblées dans le *Geflügelte Worten* (*Paroles ailées*), publié en 1864 par Georg Büchmann et qui porte pour sous-titre *Trésor des citations du peuple allemand*²⁶. Tout Allemand avait vibré à l'écoute ou à la lecture des contes des frères Grimm, dont nous savons aujourd'hui que beaucoup avaient été recueillis auprès d'une descendante de huguenots français, et ont ainsi « passé » Perrault dans la culture allemande ! Mais peu importe à l'époque ; Grimm incarnait le génie allemand, comme l'écrit Carl Franke en 1899 :

« Les Contes sont devenus pour l'esprit de l'enfant allemand ce que le lait maternel est à son corps : la première nourriture du cœur et de l'imagination [...]. Comme est sensible la germanité de *Blanche-Neige*, de *La Belle au bois dormant*, du *Petit Chaperon rouge*, des *Sept Corbeaux* et de tant d'autres contes, par rapport aux contes arabes des *Mille et Une Nuits* [...]. Cette matière spécifiquement germanique fera nécessairement aussi que la langue et l'esprit de l'école redeviendront peu à peu de plus en plus allemands [...]. Aussi les frères Grimm méritent-ils notre amour le plus ardent et notre plus haute admiration en tant que citoyens allemands et en tant qu'hommes. Car ils font incontestablement partie, au sens le plus large, des fondateurs de l'Empire allemand »²⁷.

Aurait donc prévalu, dans le monde allemand, une autre solution, sur les plans économique, technique, éditorial et littéraire, qu'en France ou en Italie. Dans le monde britannique²⁸, *Le Livre de la jungle* (1894), contemporain des grands classiques scolaires français et italiens, a pu jouer un rôle similaire : le roman de formation national choisit ici de s'installer sur une scène extérieure, exotique, comme si le destin britannique se disait alors à travers cet espace ultra-marin et proprement colonial. La forêt que le jeune héros doit traverser dans l'épreuve initiatique qui fera de lui un homme n'est pas celle des Vosges, mais de la jungle indienne...

²⁶ Frédéric Barbier, *L'Empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815-1914)*, Paris, Cerf, 1995 ; Ulrike Bastian, *Die « Kinder- und Hausmärchen » der Brüder Grimm in der literaturpädagogischen Diskussion des 19. Und 20. Jahrhunderts*, Frankfurt/M, Haag & Herchen, 1981 ; Haase Donald (dir.), *The Reception of Grimm's Fairy Tales : Responses, Reactions, Revisions*, Detroit, Wayne State University Press, 1993.

²⁷ Carl Franke, *Die Brüder Grimm : Ihr Leben und Wirken*, Dresde, 1899, *passim*, cité par Maria Tatar, « Les Contes de Grimm » in Étienne François, Hagen Schulze (dir.), *Mémoires allemandes*, Paris, Gallimard, 2007, p. 342 [p. 333-350].

²⁸ Sur les manuels de géographie, Stephen Heathorn, « "Let us remember that we, too, are English". Constructions of Citizenship and National Identity in English Elementary School Reading Books, 1880-1914 », *Victorian Studies*, Spring 1995, p. 395-427.

Les solutions peuvent ainsi varier, même si l'ambition commune reste d'inculquer la nation par l'école et le roman. D'autres États de culture protestante, beaucoup moins peuplés, ont choisi de bâtir la nationalisation de leurs masses à travers un livre scolaire unique. Je voudrais présenter un rapide tableau du monde scandinave, avant d'insister sur le chef d'œuvre suédois du roman scolaire. C'est un décret du 18 juin 1842 qui signe l'acte de naissance de l'enseignement primaire suédois officiel, l'alphabétisation ayant été conduite jusque là par l'Église luthérienne. Ce décret, qui n'est pas sans rappeler la loi Guizot, contraint communes rurales et paroisses urbaines à entretenir au moins une école primaire (*populaire*, en suédois) et institue treize écoles normales pour la formation des maîtres. Le premier manuel et livre de lecture reste le *Petit catéchisme* de Luther, imprimé désormais en caractères gothiques et en caractères latins (le décret prescrivait la lecture dans les deux systèmes)²⁹. Officiellement, les élèves auraient dû recevoir une initiation à la géographie et à l'histoire de la Suède, mais les chiffres disponibles révèlent que jusque vers la moitié des années 1860, seuls 5 à 7 % des écoliers sont allés au-delà d'une instruction minimale. C'est alors que le nouveau corps des inspecteurs primaires, créé en 1861, demande la rédaction d'un livre de lecture spécifique.

La requête est exaucée en 1868 avec la publication du *Läsebok för folkskolan* [*Livre de lecture pour l'école populaire*], rédigé pendant des années par un comité placé sous l'autorité du ministre de l'Église et de l'Éducation, F.F. Carlson, professeur d'histoire à l'université d'Uppsala. L'ouvrage est considéré comme une émanation de l'État et devient quasiment obligatoire dans les écoles primaires et les écoles normales d'instituteurs : il n'y a pas, ici, de situation concurrentielle entre éditeurs privés comme on l'observe ailleurs en Europe. Le *Läsebok* régit les plans d'études de l'école primaire publiés en 1878 et en 1889 et suscite le développement d'une abondante paralittérature faite de commentaires et d'exercices. Les chiffres traduisent le triomphe de l'ouvrage : alors que la Suède comptait moins de cinq millions d'habitants en 1884 (dont 700 000 enfants d'âge scolaire), et sept millions en 1950, les historiens suédois estiment que le

²⁹ *Folkskolans Katekes. Dokt. Mart. Luthers Lilla Katekes med Förklaring af Dokt. Ol. Swebilius* [*Le catéchisme de l'école primaire. Le petit catéchisme du Dr Mart. Luther expliqué par le Dr Ol. Swebilius*], 1853.

Läsebok för folkskolan a connu entre 1868 et 1940 près de sept millions de lecteurs. Un peuple tout entier est donc passé par ses pages. Les éditions se sont multipliées, tandis que le contenu de cette véritable encyclopédie ne cessait de s'étoffer : on est passé de 500 pages à plus de 2 000, réparties en plusieurs volumes, dans les éditions qui se sont succédé de 1908 à 1922. La couverture est entrée dans la mémoire nationale : de couleur verte, elle représente une maisonnette au pied d'un énorme sapin, avec la devise « *Lyssna till den granens susning...* » [Entends le murmure du sapin/à la racine duquel est attaché ton nid]. Les diverses provinces, les grands personnages de l'histoire nationale, d'Ansgar à Charles XII, sont les uns et les autres généreusement mis en scène. Dieu n'est nullement oublié, que salue d'entrée un poème. Un historien suédois, Åke Isling, a résumé ce contenu sous forme de triptyque : diligence, piété et « suédoiseté ». Quant à Boel Englund, un historien de l'éducation dont je résume le travail, il a ainsi décrit le programme de ce qui est devenu le véritable livre de la nation suédoise :

« Les récits historiques du *Läsebok för folkskolan* offraient pour la première fois à la majorité des jeunes la conception commune d'une histoire suédoise, "un canon commun de scènes et de personnages", selon l'expression de Furuland. Il répandit également dans l'ensemble du pays une langue littéraire commune, mais aussi une langue parlée commune fondée sur cette langue littéraire. Furuland veut lui attribuer encore un rôle, plus spécifique : comme les textes qui présentent une description de la nature deviennent de plus en plus nombreux au fur et à mesure des rééditions, le livre de lecture de l'école populaire aurait grandement contribué à éveiller chez les Suédois un sentiment de la nature, une conception du monde où la forêt, les lacs et le paysage cultivé incarnent des valeurs esthétiques »³⁰.

Au même moment, Norvège et Finlande se dotaient de livres d'école qui se trouvaient dans une situation comparable de quasi-monopole. Dans le premier pays, ce sont le livre de lecture de P.A. Jensen, édité en 1863 et subventionné par l'État pour aider les communautés rurales à en faire l'acquisition, et celui de Johan Nordhal Rolfsen, publié en cinq volumes dans les années 1890. Hilde Kjölberg compare ce second manuel au *Tour de la France par deux enfants*, ne serait-ce que par l'importance que les écoles et les générations ont accordée à ce

³⁰ Boel Englund, « De Dieu et la patrie à Toi, moi et le monde. Cent cinquante ans de livres de lecture et d'anthologies littéraires scolaires en Suède », *Histoire de l'éducation*, n° 58, mai 1993, p. 56. Lars Furuland a postfacé en 1979 une réédition en fac-similé du *Läsebok för folkskolan* et publié une étude sur le manuel dans *Kungl. Vitterhets, Historie och Antikvitets Akademiens Arsbok 1987* (*Annuaire de l'Académie royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités*, 1987).

classique³¹. En Finlande, la particularité du principal livre de lecture tient à son auteur. Zacharias Topelius (1818-1898) est le petit-fils d'un médecin de campagne qui avait recueilli de vieux chants populaires de la bouche des paysans qu'il rencontrait lors de ses lointaines tournées, et que son propre fils avait commencé à rassembler. Zacharias, profondément imbu de patriotisme finlandais (mais sans nationalisme) et de langue suédoise, comme les élites de son pays, est devenu professeur d'histoire puis recteur de l'université de Helsingfors. Principal poète finlandais du siècle, il a fondé le premier périodique finlandais pour les enfants (*Eos*, 1854-1866) et beaucoup écrit à leur intention, dont, en 1875, *Le Livre de notre pays. Livre de lecture pour les écoles primaires de Finlande*, réédité jusque dans les années 1930. Ce livre, « tout imprégné de l'idée de Dieu et de la patrie, prit sa place dans la plus humble chaumière ; pas un cœur où le bon grain contenu dans ce livre ne fût déposé, prêt à germer tôt ou tard », écrivait en 1929 une traductrice française³².

III – Un chef-d'œuvre du roman scolaire : *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* (1906)

L'ouvrage sur lequel je souhaite insister est *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* (1906), de la romancière Selma Lagerlöf, qui allait être récompensée trois ans plus tard par le Prix Nobel de littérature³³. Il s'agit au départ d'une commande pédagogique, passée, en 1901, par la jeune Association générale des instituteurs : deux de ses dirigeants, Alfred Dalin et Fridtjuf Berg, décident de lancer une collection de nouveaux livres de lecture, « *Läseböcker för Sveriges barndomsskolor* ». Dalin, directeur d'école à Husqvarna, est un pédagogue reconnu ; Berg, fils d'instituteur et instituteur lui-même, allait devenir ministre de l'Instruction publique dans le premier ministère libéral du

³¹ Hilde Kjöberg, « Le développement d'une identité norvégienne à travers le système scolaire et sa représentation dans les manuels », *Historiens et Géographes*, n° 366, avril-mai 1999, p. 261-263.

³² M^{me} E. Girod-Hoskier, notice sur Topelius in Z. Topelius, *Contes finlandais. Récits pour la jeunesse*, Neuilly, « La Cause », 1929, p. X.

³³ Voir Herbert Tingsten, *Gud och fosterlandet. Studier i hundra ars skolpropaganda [Dieu et la Patrie. Études de cent ans de propagande scolaire]*, Stockholm, 1969 ; P. Cabanel, « Book, School and Nation : Sweden in the Wonderful Adventures of Nils Holgersson (1906-1907) », *Revue d'Histoire nordique/Nordic Historical Review*, n° 3, *Mouvements nationaux et indépendances de la mer du Nord à la mer Baltique*, 2^e semestre 2006, p. 93-112.

pays, en 1908. Les deux hommes décident de s'adresser à des écrivains de renom afin de renouveler de fond en comble l'offre de manuels de lecture pour les écoles suédoises et « donner aux enfants le meilleur de ce que les meilleurs écrivains pouvaient leur offrir ». *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson* est le résultat de leur commande, tout comme deux volumes parus en 1908 et 1910, *Les Suédois et leurs chefs, récits pour jeunes et vieux*, de Verner von Heidenstam (1859-1940), l'autre grand écrivain suédois contemporain et autre futur prix Nobel de littérature (1916). Les tirages ont été importants, à l'échelle du pays : 152 000 exemplaires en 1925 pour le premier volume, 120 000 en 1924 pour le second. Ainsi a fonctionné, avec *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson*, un diptyque national de premier ordre, géographique et historique. Un troisième manuel de lecture, publié par Anna-Maria Roos en 1912, visait les petites classes : *I hembygden (Au pays natal)* se subdivisait en deux volumes, *Sörgarden* (le nom d'une ferme) et *I Önnemo*, qui furent publiés chacun à près d'un million d'exemplaires entre 1912 et 1936. Le petit lecteur entraînait dans l'univers d'une ferme et partageait la vie quotidienne des habitants et des animaux.

Selma Lagerlöf, issue d'une famille de notables, est entrée à l'école normale d'institutrices de Stockholm avant d'enseigner dans l'école de filles de Landskrona, petit port de la côte scanienne, près de Malmö. Elle abandonne l'enseignement en 1895 pour se consacrer à son œuvre romanesque. Au début du XX^e siècle, elle est l'un des écrivains les plus en vue de la Suède. Alfred Dalin la convainc de signer un contrat portant sur un livre de lecture à l'usage des enfants âgés de neuf à onze ans, qui devait correspondre à la partie géographique et scientifique du *Läsebok för folkskolan*.

« Elle devait composer, pour la première classe de l'école primaire, un livre de lecture qui donnerait une description vivante de la nature suédoise, de ses plantes et de ses animaux, ainsi que de l'histoire de sa civilisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque présente. Les enfants devaient y trouver un lien qui les rattacherait au monde des conceptions populaires au moyen d'une légende qui caractériserait chaque province. Ils devaient recevoir en outre des notions sur la Suède actuelle, ses conditions de vie et sa culture »³⁴.

Le livre paraît, en deux parties, en 1906 et 1907. Deux difficultés, l'une politique, l'autre méthodologique, ont retardé son achèvement. La Suède doit se résoudre en 1905 à voir la Norvège, passée dans son orbite depuis plusieurs

³⁴ Elin Wagner, *Selma Lagerlöf*, Stock, 1950, p. 219.

dizaines d'années, rompre l'Union et prendre son indépendance. Le merveilleux voyage avait été conçu avant cette perte et ne trahit pas le moindre accent nationaliste, mais on peut estimer, avec la biographe de l'auteur en 1950, qu'il a pris toute sa part de la « rénovation suédoise », éclatante dans les années qui ont suivi le drame de 1905³⁵. L'autre difficulté à laquelle Selma Lagerlöf s'est heurtée tient à l'architecture et au genre même du livre qu'elle s'était engagée à rédiger. Comment, pour cette romancière qui avait d'abord été institutrice, réussir à marier les points de vue pédagogique et artistique ? L'un n'allait-il pas exclure ou étouffer l'autre ? Aucun auteur au monde n'aurait été capable, selon sa biographe, de

« concentrer entre les couvertures d'un livre de classe la connaissance exacte et complète de la Suède, depuis les temps préhistoriques de la formation de ses montagnes et vallées et la prise de possession par les hommes de ses plantes et de ses animaux, jusqu'à ce début du [XX^e] siècle où ce vieux peuple agricole, jusque-là patriarcalement gouverné, fut transformé en un pays industriel et démocratique ».

Le message implicite de l'ouvrage, vivant paradoxe pour un livre d'école issu d'une commande pédagogique, est aussi que les rencontres de la vie enseignent bien plus de choses que les leçons reçues sur les bancs de la classe ; comme Pinocchio — et comme André et Julien, en dépit des substituts de scolarisation proposés au plus jeune —, Nils aura beaucoup appris sur les chemins buissonniers, plus ou moins contraints, qu'il a fréquentés au long du livre.

De 1902 à 1906, la romancière a hésité et reculé. Les critiques littéraires lancent à l'automne 1904 d'autres noms d'écrivains susceptibles de composer le manuel qu'elle ne parvient pas à livrer. De son côté, Alfred Dalin n'est pas resté inactif : il envoie dans tout le pays, notamment dans le Nord, des centaines de lettres à des instituteurs, chefs de gare et autres fonctionnaires pour leur demander de lui fournir des descriptions de leur région. « Des réponses arrivaient de tous côtés, histoires du folklore et légendes qu'il fallait passer au crible avant d'en présenter une sélection à l'auteur »³⁶. Mais la collecte déçoit Selma Lager-

³⁵ *Ibid.*, p. 257.

³⁶ E. Wagner cite l'ouvrage (en suédois) d'Elsa Carlsson, *Une école se crée*, dans lequel cette collègue de Dalin à Huskvarna raconte l'envoi des lettres par l'instituteur pour obtenir des descriptions de la Suède.

löf : les légendes proprement suédoises s'avèrent rares, la plupart des contes recueillis appartiennent à d'autres littératures et n'ont été qu'habillés de costumes nationaux. Il s'agit pour elle de trouver la voix et la mémoire authentiques de la Suède. Lorsque Dalin est venu lui remettre sa moisson, au cours des vacances du printemps 1903, il trouve sa table de travail encombrée de manuels de géographie, de géologie, de botanique, de zoologie, d'histoire, et d'ouvrages sur le folklore. La romancière décide en juin 1904 de partir en voyage ferroviaire à travers le Norrland, le nord du pays. Puis elle trouve l'idée de génie qui devait servir de fil conducteur au livre : le voyage d'un enfant sur le dos d'une oie sauvage, Akka, dans le ciel de la Suède. « En Scanie, tout au sud de la Suède, il y avait un petit vaurien sur qui ni leçons ni sermons ne mordaient. C'est lui que le jars devait promener à travers toutes les provinces de Suède pour lui apprendre, par des leçons de choses, à connaître et à honorer son pays »³⁷. Selma ne craint pas d'écrire à son éditeur que le livre sera « à la fois original et amusant, une œuvre d'art tout en restant un livre de classe ». Une carte d'état-major de la Suède déployée sur son bureau, elle se lance dans l'aventure, à partir de l'extrême sud du pays, Västra-Vimmenhög. Elle entreprend de « remonter » jusqu'à la Laponie, en s'arrêtant, dans un premier tome, à la frontière du Svealand, la région située juste au nord de Stockholm. Instituteurs et correcteurs veillent : destiné aux écoles, le texte est très attentivement relu, l'auteur invitée à modifier quelques passages. Elle doit même guerroyer pour conserver un titre probablement jugé trop peu « scolaire ».

Le livre paraît le 24 novembre 1906, son succès est immédiat : les 40 000 exemplaires d'une édition dite « de luxe », vendue en librairie, sont bientôt écoulés. L'édition scolaire, celle qui a été commandée par Dalin et Berg, est disponible en janvier 1907 ; dès avril, deux mille écoles lisent *Le Merveilleux voyage*. Des centaines, peut-être des milliers d'enfants ont commencé à écrire à la romancière, et ceux de la partie nord du pays, qui reste à traiter dans un second volume, la supplient de faire en sorte que Nils leur rende visite. Les milieux enseignants réagissent très favorablement, même si quelques critiques isolées estiment que le livre est trop difficile pour des enfants de neuf ans. En juin 1907, alors qu'une polémique a éclaté, les uns accusant l'ouvrage d'être

³⁷ E. Wagner, *op. cit.*, p. 238.

socialement conservateur, les autres, à l'inverse, d'être radical, les congrès pédagogiques affirment qu'il donne aux écoliers le goût de la lecture, de la géographie et des sciences naturelles. Des difficultés persistent cependant. En 1915, Dalin fait savoir à l'auteur que le livre est trop gros pour permettre aux instituteurs d'en terminer la lecture en une seule année, comme il avait été prévu — *Le Tour de la France par deux enfants* épousait bien le rythme d'une année scolaire. Il s'agit très probablement d'une lecture à haute voix, à titre de récompense, ou bien d'une « lecture suivie », sur manuel, avec questions et exercices. Selma décide de supprimer dix chapitres, puis publie en 1921 une sorte de *digest*. La plupart des informations de type encyclopédique ont été sacrifiées au profit de la ligne principale, les tribulations de Nils. Une préface exprimait l'espoir que l'ouvrage « sous sa forme nouvelle comme sous l'ancienne, saurait faire battre le cœur de la jeunesse pour notre belle patrie »³⁸.

Que « voyaient » de la Suède Nils et ses premiers lecteurs ? La trame géographique la plus précise ne manque pas d'apparaître sous le fuselage des oies sauvages. Les dizaines de noms cités — plaines, fleuves, montagnes, lacs, marécages, criques, îles, plateaux, usines, mines, villes, églises, châteaux, parcs, etc. — n'évoquent rien, le plus souvent, pour des lecteurs extérieurs à la Suède, mais les enfants du pays pouvaient et peuvent encore suivre sur une carte nationale passablement détaillée, parfois, les pérégrinations de Nils et de ses amies. Le livre remplit parfaitement, à cet égard, la première fonction attendue d'un tour de la nation : en inculquer la géographie à ses lecteurs. Selma Lagerlöf place ainsi sur la carte, comme autant de petits fanions, les principaux centres d'intérêt naturel, historique, touristique ou économique, explications à l'appui. Les paysages industriels ne sont nullement oubliés en dépit de l'évident tropisme « écologique » de l'auteur. Nils voit fonctionner un haut-fourneau, un convertisseur Bessemer dans une aciérie, découvre l'histoire des mines de cuivre de Falun ou encore l'industrie du bois et du papier, cette « moisson » propre aux pays du Nord, etc. Chose plus délicate sans doute dans un livre pour les écoles, Selma n'hésite pas à multiplier les allusions à la misère qui a régné ou règne encore dans bien des régions de la Suède rurale et a contraint une partie de la population à l'errance, à l'émigration saisonnière ou au départ vers les

³⁸ E. Wagner, *op. cit.*, p. 257 et 351-352.

États-Unis.

Sans tomber dans l'écueil du paragraphe didactique, sans introduire la moindre note, le moindre exercice de remémoration ou de rédaction, la romancière sait faire évoquer par un professeur le temps des châteaux et de quelques-uns de leurs héros, ce Kristian Barnekow qui avait offert son cheval au roi en fuite, ces Stjernsvård qui avaient procuré aux habitants de la Scanie de meilleures charrues... Au cœur d'une nuit mystérieuse, Nils visite le musée maritime de Karlskrona, en compagnie du marin Rosenbom et du roi Charles XI en personne (leurs statues viennent de s'animer) : c'est l'occasion d'un cours d'histoire, avec les personnages de Chapman, Puke, Trolle, et les batailles navales de Hogland et de Svensksund — on imagine que des doigts devaient se lever pour demander le sens de tous ces noms et que c'était au maître de fournir ce que le roman, soucieux de rester du côté de la littérature, n'avait fait que suggérer. L'auteur va plus loin en introduisant un paragraphe qui suffit à dire l'idéologie patriotique dont *Le Merveilleux voyage* est pétri, comme tant de manuels d'histoire ou de lecture de son temps :

« Sous l'abri du chapeau, le garçon écoutait attentivement le récit des travaux et des efforts qui avaient été entrepris ici. Il apprit que du sang avait été versé et des vies arrachées, qu'on avait sacrifié son dernier liard pour construire la flotte de guerre, que des hommes de génie s'étaient évertués à améliorer et à compléter ces vaisseaux protecteurs de la patrie. Et plusieurs fois les larmes montèrent aux yeux du garçon qui écoutait, ravi d'en apprendre autant »³⁹.

Un autre roi de Suède joue un grand rôle dans le livre, il s'agit du contemporain de Nils et de Selma, Oscar II (1829-1907), qui régna de 1872 à sa mort. Vêtu en bourgeois, il se promène dans un parc de Stockholm. Il y rencontre un vieux gardien qui a la nostalgie de sa région natale et, pour le consoler, entreprend de lui raconter la légende de la fondation de Stockholm, puis l'histoire de la ville et de ses monuments emblématiques, avant de lui promettre de lui faire parvenir un livre sur la capitale. La suite dit impeccablement, avec une force que la France jacobine aurait pu lui envier, ce que sont une nation, un centre, une capitale – au passage, on appréciera le petit précis d'instruction civique caché dans l'admonestation sympathique d'un vieux roi à son vieux sujet :

³⁹ S. Lagerlöf, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, trad. par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, Arles, Actes Sud, 1990, p. 125.

« Tu deviendras familier de cette ville, Klement. Elle n'appartient pas qu'aux habitants de Stockholm, mais aussi à toi et à la Suède entière. [...] Tu sais, Klement, que des assemblées siègent dans toutes les communes, mais à Stockholm le Riksdag se réunit pour représenter la nation entière. Tu sais qu'un juge siège dans chacune des juridictions du pays, mais à Stockholm existe un tribunal qui juge au-dessus de tous les autres. Tu sais que des casernes et des troupes sont établies partout dans le pays, mais c'est à Stockholm que se trouvent ceux qui commandent à toute l'armée. Le pays tout entier est sillonné de voies ferrées mais ce vaste mécanisme est dirigé de Stockholm. C'est ici aussi qu'est installée l'administration des prêtres, des professeurs, des médecins, des baillis et des commissaires. Le centre même du pays se trouve ici, Klement. C'est d'ici que viennent l'argent que tu as en poche et les timbres que nous collons sur nos lettres. D'ici part quelque chose pour tous les Suédois, et ici tous les Suédois ont quelque chose à faire. Ici, personne ne doit se sentir étranger ni regretter son chez soi, puisque ici tous les Suédois sont chez eux »⁴⁰.

Cette exaltation du centre et de l'État s'accompagne, comme dans *Le Tour de la France par deux enfants*, d'une traversée patiente, sensuelle, vibrante, de la diversité des régions qui composent la Suède, depuis l'extrême sud jusqu'à l'extrême nord. Dans de nombreux épisodes, des hommes ou même des animaux se disputent sur la plus belle partie de la nation, chacun se faisant le champion de la sienne, avant qu'un étranger, un aîné ou un sage ne les réconcilie en montrant la complémentarité des différences régionales, ou encore les richesses du sous-sol de pays défavorisés par leur relief ou leur couverture végétale. Et c'est la plus insignifiante et la plus pauvre des provinces, qui se serait bâtie en allant mendier restes et bribes auprès de consœurs plus favorisées, l'Uppland, qui accueille le roi et la capitale⁴¹.

D'un bout à l'autre du continent européen, mais aussi en Amérique, les livres d'école ont contribué à faire les nations. Rien n'est plus banal à écrire si l'on songe aux manuels proprement dits, de géographie, d'histoire, d'instruction civique. Mais il importe de marquer que *Le Tour de la France par deux enfants* ou *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson* ne sont nullement des réussites isolées mais qu'ils appartiennent à un genre pleinement constitué, universellement représenté, celui des livres de lecture scolaires, à la fois poétiques et di-

⁴⁰ *Ibid.*, p. 425-426.

⁴¹ *Ibid.*, p. 383-387.

dactiques, romanesques et encyclopédiques, destinés à un public d'élèves autant que d'enfants, et aussi d'adultes (les maîtres, et parfois les parents). Leur temps de gloire a été aussi celui des nations : la France comme nation est probablement plus la fille de G. Bruno (et de La Fontaine) que de Lavisser ou Larive et Fleury, et l'Italie celle de De Amicis et Collodi (et de Manzoni) plus que des cohortes de manuels qui ont inondé ses écoles. Que la plupart de ces petits livres de la nation aient pris la forme d'un voyage peut renvoyer à l'impact européen du *Télémaque*, mais aussi à des rituels et des pratiques beaucoup plus anciens — je songe à l'éphébie dans l'Athènes classique et, bien plus près de nous, aux compagnons du Tour de France — et qu'il serait trop long d'aborder ici⁴². La nation est bien un *texte* : cette couture, plus ou moins circulaire, qui noue une région à l'autre, un lecteur à l'autre, des « moi » à un « nous ». Que de véritables écrivains aient écrit de tels textes n'a pas de quoi nous surprendre ; que la plupart de ces couturiers (*aèdes*, dit le grec) soient restés ou retombés dans l'anonymat, à la mesure même de la démocratie médiocrité de leurs talents, nous rappelle combien les nations sont de grands récits collectifs rapportés ou inventés par d'innombrables artisans des mots et des livres.

Patrick CABANEL

Université de Toulouse-Le Mirail

patrick.cabanel@wanadoo.fr

⁴² Je l'ai tenté dans *Le tour de la nation...*, *op. cit.*, chap. 1.